

Du pont du navire qu'il vient de quitter, la Veracruz lui a semblé assez gentille avec ses dômes bleus et ses minarets dorés par les jets du soleil levant. Elle a un petit air oriental qui plaît.

Mais tout cela s'évanouit dès qu'on met le pied sur le quai de la douane, et lorsqu'échappé aux *cargadores* qui nous entourent et aux douaniers qui nous arrachent nos clefs pour ouvrir nos malles, on se prépare à admirer ce qui nous a charmés de loin, on ne trouve plus que des édifices massifs, humides et lézardés, alignés le long de ruelles tapissées d'herbes et de champignons, tout comme un jardin de botaniste ; à cette exception près, qu'un amateur de plantes les arrose avec de l'eau claire et limpide, tandis qu'ici tous ces cryptogames poussent à qui mieux mieux dans les mares stagnantes et autour de l'égoût réglementaire qui traverse chaque rue mexicaine.

Quant à ses 16,000 habitants, ils ne se croient guère mieux que leurs maisons et leurs édifices, si l'en juge d'après l'isolement et le silence qui pèsent partout sur la ville.

A part quelques marchands d'affaires, ou quelques porteurs d'eau — *aguadores* — poussant flegmatiquement leur âne devant eux, on ne rencontre guère que des forçats enchaînés deux à deux, des militaires faisant service de gardes-chiourmes auprès de ces malheureux et paraissant, soit dit entre nous, ne pas les valoir de beaucoup ; puis, des soldats égypt-